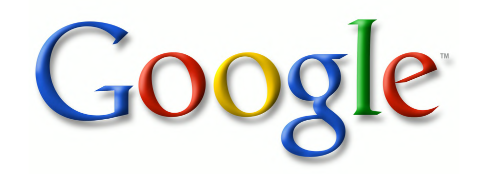
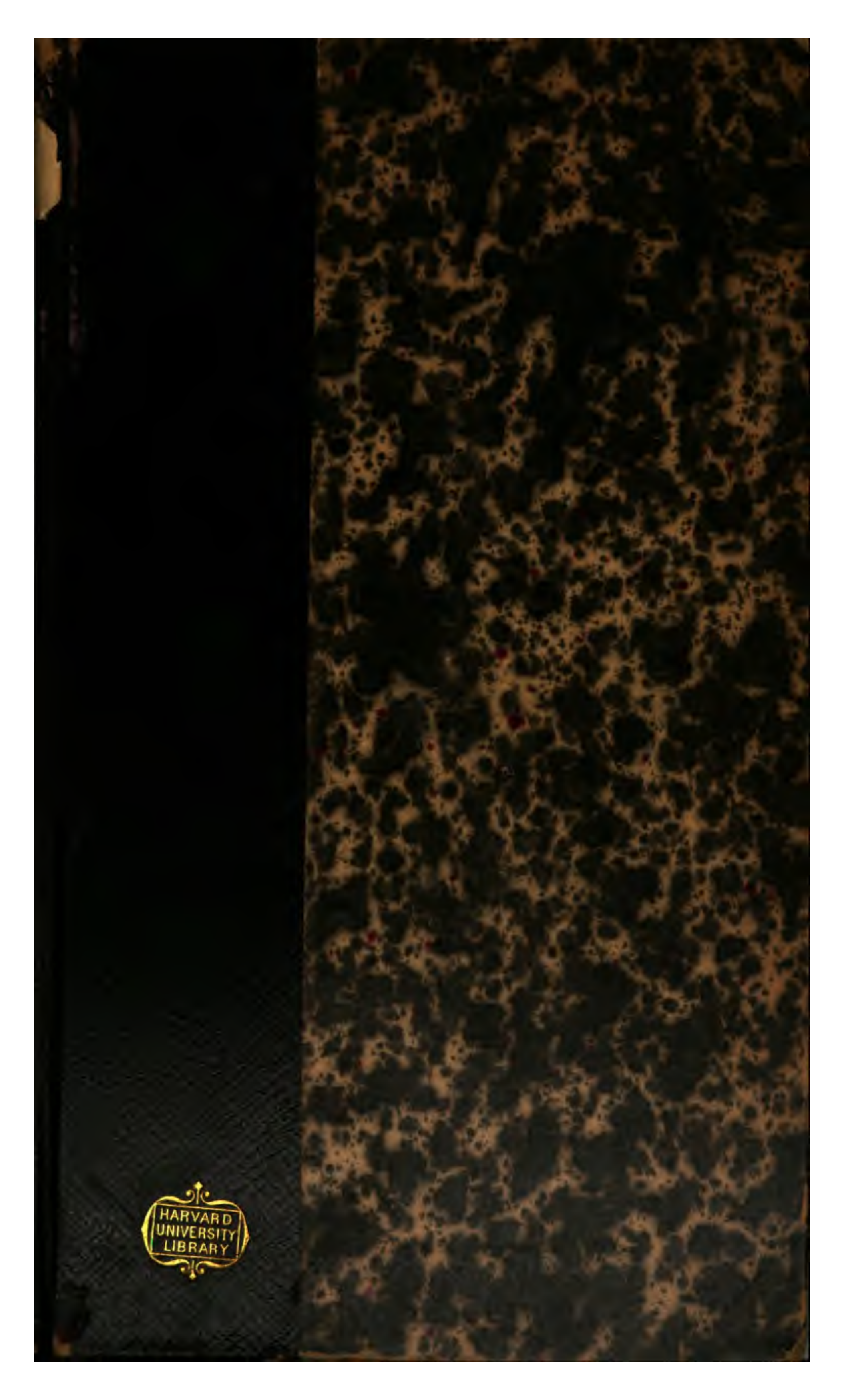
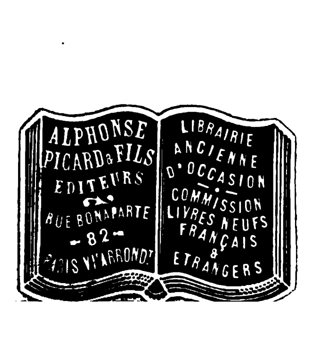
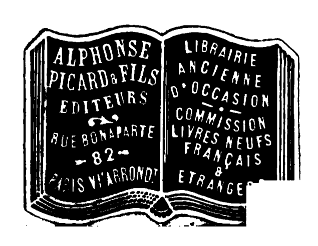



HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS




VE
RI
TAS



Offert à Harvard University par l'auteur

ALBERT METZGER
de la Société de Géographie et de la Société des Sciences industrielles de Lyon.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU A L'ILE SAINT-PIERRE (LAC DE BIENNE)

1765



LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
65, rue de Lyon, 65
MAISON A GENÈVE & A BALE
1877

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A L'ILE SAINT-PIERRE

DU MÊME :

LA RÉPUBLIQUE DE MULHAUSEN

Un beau volume, petit in-8, orné d'une gravure sur bois, contenant l'histoire de la ville de Mulhouse, de 717 à 1798 ; le texte du traité de réunion à la France, en 1798 ; la liste des Bourgmestres, depuis 1347 à 1798, ainsi que le catalogue complet de toutes les anciennes familles de Mulhouse, ayant droit de bourgeoisie, du temps de la République, avec l'indication de leur origine, de leur rang et de l'année de leur établissement dans la ville. — DEUXIÈME ÉDITION . . . . 5 fr.



ALBERT METZGER
de la Société de Géographie et de la Société des Sciences industrielles
de Lyon.

JEAN-JACQUES
ROUSSEAU
A L'ILE SAINT-PIERRE
(LAC DE BIENNE)

1765



LYON
HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
65, rue de Lyon, 65
MAISON A GENÈVE & A BALE
1877

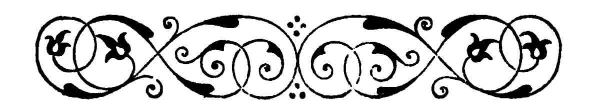
A MONSIEUR LÉON CLUGNET

Licencié ès-lettres

Bibliothécaire des Facultés de Lyon

Hommage respectueux et amical.

A. M.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A L'ILE SAINT-PIERRE

(LAC DE BIENNE)

—

S'il est un asile calme et paisible, une retraite où la nature semble avoir groupé tous ses dons pour plaire à quelque rêveur, c'est certes l'île Saint-Pierre. Quoiqu'elle n'ait que deux mille pas de long sur huit cents de large, et qu'elle ne domine le lac de Bienne que de quarante mètres à son point le plus élevé, elle ne laisse pas que d'offrir, dans ce parcours si restreint, la variété des sites les plus pittoresques. Du côté du midi, elle présente une pente douce, couverte de champs et de prairies; à l'orient, ses rives escarpées sont plantées de vignes; à son sommet, s'élève un magnifique bois de chênes, aux sentiers ombreux, aux clairières toutes retentissantes du chant des oiseaux. D'abord d'humbles moines, avec ce tact qui leur faisait aimer la solitude, s'y étaient rendus et y avaient établi leur demeure. Plus tard, en 1485, quand le Pape Innocent VIII supprima le couvent, leurs domaines passèrent aux chanoines de Berne, et, quand ces derniers furent sécula-

risés à leur tour, lors de la Réformation, leur propriété devint celle de l'hôpital de la ville, qui y établit un intendant et une auberge. C'est dans cette auberge que Jean-Jacques demeura pendant deux mois de l'année 1765.

Jean-Jacques Rousseau, à cette époque, pouvait avoir quelque cinquante-trois ans; mais, quoique cet âge le rendît encore relativement jeune, c'était déjà un vieillard, ruiné de santé, torturé par les conséquences physiques des vices de sa jeunesse. Quelque chose pourtant lui était resté de sa beauté première: la vivacité de son regard, tout nourri du feu de la pensée, et cette empreinte ineffaçable, que le génie imprime au front de ceux qu'il inspire. Du moins, ses brillantes facultés lui donnaient-elles quelques consolations au milieu de ses souffrances? hélas! il ne nous est pas permis de le croire. Brisé de corps, Jean-Jacques était encore navré dans l'âme; à ses tortures physiques étaient venues se joindre les tortures morales.

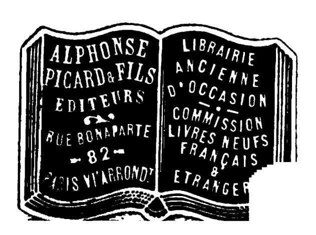
Quand il vint habiter l'île, il était triste et découragé; déjà il avait lancé dans le monde son *Emile* et son *Contrat social*, ces deux livres qui devaient être pour le monde comme l'évangile de la Révolution, et la France, que Louis XV vautrait dans la pourriture, avait répondu en l'expulsant de son territoire. Déjà il avait cru trouver la paix dans cette Suisse française, où il était né, où il avait aimé, où son père l'avait bercé, tout enfant, de la lecture saine et républicaine de Plutarque; et Genève à son tour l'exilait pour ses *Lettres de la Montagne*. Alors il avait tourné ses regards vers le Nord, et il allait se rendre à la cour de Fédéric II, où l'attendait la puissante

protection du maréchal d'Ecosse, Georges Keith, quand un simple hasard le fixa à Saint-Pierre, dans cette île dont la solitude enchanteresse pouvait seule apporter quelque baume à ses chagrins et à son inquiétude. D'abord, il y arriva, s'isolant de tous et de tout; puis, quand il s'y vit en paix, il fit venir successivement sa Thérèse, ses livres et ce qui lui appartenait. Il s'installa dans une chambre qui existe encore; c'est une espèce de grande mansarde, qui n'a plus rien d'authentique que son plafond à solives, son poële de faïence, sa serrure, et ses murs de plâtre, tout déchiquetés par le couteau des visiteurs, désireux d'y graver leur nom. Dans ce réduit, il avait fait placer un lit, son pupître et quelques chaises; ses livres, il les avait laissé emballés, tout heureux de n'avoir plus à s'occuper que des rêveries de sa pensée et de la contemplation de la nature, que personne, après lui, n'a mieux comprise, ni mieux aimée. Dès le point du jour il se levait, et son premier soin était « de courir sur la terrasse de l'île, humer l'air salubre et frais, et planer des yeux sur l'horizon de ce beau lac, dont les rives et le montagnes, qui le bordent, enchantaient sa vue. » (*Confessions*, Partie II, livre XI). Devant la magnificence des sites, qui se présentaient à ses regards, sa pensée s'exaltait, et son amour de la nature allait jusqu'à lui faire dire, qu'il n'est point de plus digne hommage à la Divinité que cette admiration muette, excitée par la contemplation de ses œuvres, et qui ne s'exprime point par des actes développés.

Après le déjeûner, qu'il venait prendre chez lui, il se hâtait d'écrire quelques lettres, en réchignant, dit-il, et aspirant de toutes ses forces au moment où, libre de sa




ACADEMIAE HARVARDIANAE


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGER

Offert à Harvard University par l'auteur

ALBERT METZGER

de la Société de Géographie et de la Société des Sciences industrielles de Lyon.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A L'ILE SAINT-PIERRE

(LAC DE BIENNE)

1765



LYON

HENRI GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

65, rue de Lyon, 65

MAISON A GENÈVE & A BALE

1877

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

A L'ILE SAINT-PIERRE

trouve fort satisfait de la visite d'un bernois, M. Kirchberger, qui le surprend, cueillant des pommes sur un grand arbre; car, ainsi qu'aux Charmettes, il aimait à s'occuper de la récolte des légumes et des fruits. Mais ce n'était plus le temps où l'adolescent, sur deux grappes qu'il cueillait, en mangeait une, pour faire enrager sa maman, comme il appelait Madame de Warens; ni celui où, jeune homme rayonnant de santé, il s'ingéniait, du haut de l'arbre où il était perché, à envoyer un bouquet de cerises dans le sein de mademoiselle Galley, au moment où la délicieuse enfant reculait la tête en avançant son tablier : d'autres préoccupations, à présent, agitent sa pensée, celle de goûter, pendant le reste de ses jours, ce bonheur suffisant, parfait et plein, dont il a joui constamment, pendant les deux mois qu'il habita l'île. Et pour assurer la paix de ses dernières années, il descend jusqu'aux souhaits les plus humiliants; il voudrait qu'on le confinât dans ce séjour, sans lui permettre jamais d'en sortir, et jette un regard d'envie sur Micheli Ducret qui, tranquille au château d'Arberg, n'avait eu qu'à vouloir être heureux pour l'être. Pauvre vieillard! Dans les vicissitudes du sort, une seule chose donne ce courage stoïque, qui brave et surmonte tout: la conscience d'avoir mené une vie droite et austère, et de n'avoir pas failli à son devoir. Dans cette épreuve, ce n'est pas assez que d'avoir fait jaillir sur le monde la lumière de sa pensée; il faut encore être un homme et un honnête homme, et qui ne l'a pas été n'a pas le droit de se plaindre.

En attendant que le philosophe entre dans cette crise douloureuse, qui ne finira qu'à sa mort, suivons-le dans

les derniers jours de bonheur, qu'il goûtera encore ici-bas. L'automne a couvert les flancs de l'île de sa riche végétation, les pampres du côteau montrent leurs grappes presque mûres, et annoncent que les derniers beaux jours approchent. L'ardente chaléur de l'été a disparu, et, sous les rayons du soleil, le lac réfléchit ses rives dans son azur tiède et clair; et lorsque, du sommet de l'île, on promène son regard dans l'étendue, on tressaille d'admiration devant l'harmonie magnifique de ce tableau. Rousseau, dans ces derniers jours, profite encore de chaque rayon de soleil; dès l'aurore, il parcourt l'île, en se laissant aller à la rêverie délicieuse, qui berçait son esprit. Quelquefois, dans ses promenades, les douces impressions de sa jeunesse, les Charmettes et son hôtesse adorée, repassent dans son esprit; quelqnefois sa conscience, étouffée par le sophisme, se réveille et lui reproche l'abandon de ses enfants; mais, souvenirs heureux et sombres remords, que lui importent toutes ces voix du passé, et ne lui suffit-il pas de se livrer à la rêverie nonchalante et indéterminée de sa pensée, pour être heureux de ce bonheur relatif qu'il recherche!... Le soir, après ses éternelles promenades, il aimait à mener la petite colonie sur la terrasse de l'île, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait. Jean-Jacques même chantait, de cette voix qui émerveillait les jeunes filles de Môtiers; puis on allait se coucher, content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain. Ce pavillon existe encore; reconstruit en 1780, il rassemble, aux jours de fête, les paysans des villages voisins, qui viennent y danser aux sons de quelque orchestre am-

bulant. Bien des sociétés y ont célébré le lien qui les unit; bien des touristes y ont gravé leur chiffre; et il m'a été donné, à moi, humble voyageur, de rencontrer là, à trente lieues de la patrie, des noms qui m'étaient familiers dans cette belle et malheureuse Alsace, dont je suis fier d'être l'un des enfants.

Quand on a visité, dans ses moindres détails, la chambre de Rousseau, et que, debout dans le verger, on contemple la partie ancienne de l'auberge, qui se termine à droite par une tourelle, l'âme déborde de pitié et de mélancolie. Oui, de pitié, car on plaint cet homme d'avoir coulé une si triste destinée; oui, de mélancolie, car on sent, d'une façon poignante, le néant de l'être humain et de la gloire qu'il engendre. On voudrait se faire illusion; on se figure voir Jean-Jacques se montrant aux fenêtres entr'ouvertes, on croit entendre ses pas résonner dans la chambre; on voudrait se faire accroire qu'il a terminé ses jours dans cette paisible reretraite, et que ses cendres reposent dans quelque vallon, qu'il aurait choisi lui-même! Mais on ne peut se dérober au sentiment de la réalité, Rousseau n'est plus là; chassé par un ordre de Berne, il essaya en vain de détourner le coup qui le frappait, puis, à l'entrée de l'hiver, quitta cette île Saint-Pierre, qu'il ne devait plus revoir. Nous n'avons pas à le suivre, dans les séjours qu'il fit successivement à Bienne, à Wooton chez Hume, au château de Trye, près de Gisors, à Lyon, à Grenoble, à Paris, et enfin à Ermenonville, où il mourut le 7 juillet 1778; mais nous pouvons penser que, bien souvent Jean-Jacques, aux heures de découragement, comme aux heures de bonheur, reporta sa pensée, pleine de

regrets, sur cette île, où il avait coulé de si beaux jours, et qu'il se la représentait, sortant des eaux pures du lac, verte et souriante, avec sa maison bien abritée contre le vent, d'où l'on peut voir, aux beaux soirs d'automne, les roses du couchant naître sur les glaciers lontains des Alpes bernoises.



Lyon. — Imp. Storck, rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.



4163 -

Lyon. — Imp. Storck, rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.

A L'OREE DU XXe SIÈCLE

PORTRAITS CONTEMPORAINS

VOL. XI

Albert METZGER

PAR

Henry CARNOY

Professeur au Lycée Voltaire

Avec un portrait gravé par Touzery



PARIS

IMPRIMERIE SEPTENTRIONALE, 25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

L. BRUYNEEL, Directeur

1902

Albert METZGER

Albert METZGER

METZGER (Albert), né à Mulhouse (Haut-Rhin), le 31 mars 1853, publiciste et historien français, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, — du Cercle de la Librairie à Paris.

Adresse : 17-19, rue de Boigne, à Chambéry (Savoie).

M. Albert Metzger fit ses études au Collège de Mulhouse. Il les termina au lendemain de la Guerre à l'Académie de Neuchâtel, alors que son pays natal venait d'être annexé à l'Allemagne.

Comme la plupart de ses compatriotes,

M. Albert Metzger quitta l'Alsace et rentra dans la Mère-Patrie. Ce fut à Lyon qu'il se fixa. Il ne tarda pas à s'y créer des relations étendues dans le monde lettré et savant de la deuxième ville de France, et il fonda en 1879 une revue : *Lyon scientifique et industriel*, qu'il dirigea avec succès pendant onze ans.

En 1883, M. Albert Metzger publia l'histoire de la *République de Mulhouse*. Ce travail fixait de façon précise tous les événements qui se déroulèrent dans cette enclave suisse avant son annexion à la France en 1798. L'ouvrage fut rapidement épuisé. Son succès engagea M. Metzger à entreprendre, avec l'un de ses amis, M. Joseph Vaesen, ancien élève de l'Ecole des Chartes, l'*Histoire de Lyon sous la Révolution, le Consulat et l'Empire*. Cette publication, qui ne comprend pas moins de 10 volumes in-8°, ne fut tirée qu'à 300 exemplaires sur papier de Hollande, souscrits immédiatement par les bibliophiles lyonnais et les grandes bibliothèques.

L'*Histoire de Lyon* fut complétée, en 1889,

à l'occasion du centenaire de la Révolution, par un onzième volume dû à la collaboration de MM. Metzger et Vaesen : *A la Veille de la Révolution ; Lyon de 1778 à 1788.*

Il eût été à souhaiter que les deux auteurs eussent continué leurs recherches érudites sur le passé de Lyon. Malheureusement, la santé de M. Metzger exigeait un climat qui n'eût rien de commun avec les brouillards intenses qui noient la grande cité lyonnaise. Dès 1884, le jeune historien dut obéir aux ordres de la Faculté et se retirer dans les régions alpestres, à Chambéry, à proximité d'Aix-les-Bains. Il s'y est fixé depuis, et y a retrouvé, avec la santé et l'activité, de nouveaux éléments d'étude dont il a su tirer parti. Excursionnant dans la région aux deux versants des Alpes, explorant les archives municipales et provinciales, les actes des tabellions, et consultant les documents savoisiens conservés à Turin, il recueillit les matériaux de trois intéressants volumes sur l'une des personnalités les plus énigmatiques et les plus curieuses du

XVIIIe siècle, Mme de Warens, qui eut une influence si considérable sur Jean-Jacques Rousseau, et, par répercussion, sur les événements politiques et littéraires d'une époque qui fera date dans notre histoire. Ces trois ouvrages sont : *La Conversion de Mme de Warens* (un vol. in-8o ; 1886) ; — *Les Pensées de Mme de Warens* (in-8o ; 1888) ; — *Une Poignée de Documents inédits concernant Mme de Warens* (in-8o ; 1888). Ces travaux ont été analysés dans le deuxième *Supplément du Grand Dictionnaire universel* de Larousse. Ils rétablissent la vérité sur les relations de Jean-Jacques Rousseau avec sa bienfaitrice pendant son séjour en Savoie.

L'histoire de Mme de Warens est toujours l'objet des préoccupations de M. Metzger. En 1891, il donne un quatrième volume : *Les dernières années de Mme de Warens* (in-8o), qui, dans l'intention de son auteur, devait clore la série de ses investigations sur cette femme immortalisée par le talent prestigieux du grand philosophe genevois.

Depuis ; M. Metzger a recueilli tous les ouvrages publiés depuis un siècle sur Jean-Jacques et l'hôtesse des Charmettes ; il en a fait don à la Bibliothèque de la ville de Chambéry.

Un autre ouvrage de M. Albert Metzger obtint un véritable succès auprès de ses amis. C'est un petit recueil de poésies dont la première édition parut en 1874. Ces *Vers de Jeunesse* ont été plusieurs fois réimprimés. Nous citerons au hasard l'une des pièces de ce recueil uniquement destiné aux intimes de l'auteur :

Je voudrais bien écrire un tout petit poème,
Bien frais et bien mignon, pour la beauté que j'aime,
Et dire en quelques vers, galants et bien rimés,
La naïve illusion de nos deux cœurs charmés...
Amour est une chose exquise et souveraine.
La pudeur est sa sœur, la grâce sa marraine,
Et le baiser, son frère, un lutin si subtil,
Que son charme éblouit comme un rayon d'avril.

Nous en avons eu deux aussi longs qu'une extase,
Et nos fiévreuses mains encor mieux qu'une phrase,
Et nos deux cœurs émus encor mieux qu'un aveu,
Disaient notre bonheur, échangeaient notre vœu...



Amour est un ami pour notre jeune aurore ;
Je ne suis pas Pétrarque et j'ai trouvé ma Laure;
Mignonne, à tes genoux je voudrais consumer
Et mes jours et mes nuits consacrés à t'aimer.

M. Albert Metzger a encore publié, en 1892, à Chambéry: *Le Livre d'honneur des Communes de Savoie*, avec les procès-verbaux de l'Assemblée nationale des Allobroges demandant leur annexion à la France en 1792, et la liste des Combattants savoisiens de 1870; in-8°.

Outre sa collaboration au *Courrier de Lyon*, au *Progrès de Lyon*, il a fait paraître, comme brochures d'actualité : en 1877, *Jean-Jacques Rousseau à l'île Saint-Pierre en 1765* (in-8°) ; — en 1880, *Le Budget de l'Instruction publique en France pour 1879-1880* (in-8°) ; en 1882, *Le Budget municipal de Lyon en 1881 ; recettes, dépenses, octroi* (in-8°).

M. Albert Metzger a fondé, en 1893, à l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, un prix d'une Médaille d'or à décerner

tous les deux ans en faveur du meilleur ouvrage paru dans cet intervalle sur la Savoie.

Sources : Larousse, *Grand Dictionnaire universel ;* — de Rienzi, *Profils contemporains ;* — Jouve, *Dict. des Alsaciens-Lorrains*, T. II. — *Nouveau Larousse illustré*, T. VI.



EXTRAIT

des

GRANDS DICTIONNAIRES INTERNATIONAUX

ILLUSTRÉS

Publiés par Henry CARNOY

Professeur au Lycée Voltaire

Imprimé
le 22 Août 1902
pour Henry CARNOY, à Paris
IMPRIMERIE SEPTENTRIONALE
Directeur : L. BRUYNEEL
25, rue des Grands-Augustins
Paris (VIe)

A L'ORÉE DU XXe SIÈCLE

ONT PARU :

I. — Édouard Piette (2e édition.)
II. — François Rouvière.
III. — Mme C. Renooz.
IV. — René Kerviler.
V. — Docteur Liétard.
VI. — S.A.R. le Prince Guy de Lusignan (2e édit.).
VII. — Georges Harmois (3e édition).
VIII. — Emile Alleaume (2e édition).
IX. — Maurice Alleaume.
X. — Le Colonel Eugène Titeux.
XI. — M. Albert Metzger.

POUR PARAITRE :

S. A. S. le Prince Albert Ier de Monaco.
Dr Guermonprez.
Le Prince Roland Bonaparte.
Le Prince Alexandre Bibesco, etc., etc.

Quelques
Poètes alsaciens

CONFÉRENCE LITTÉRAIRE

faite à la Bourse de Mulhouse, le 1er décembre 1909

PAR

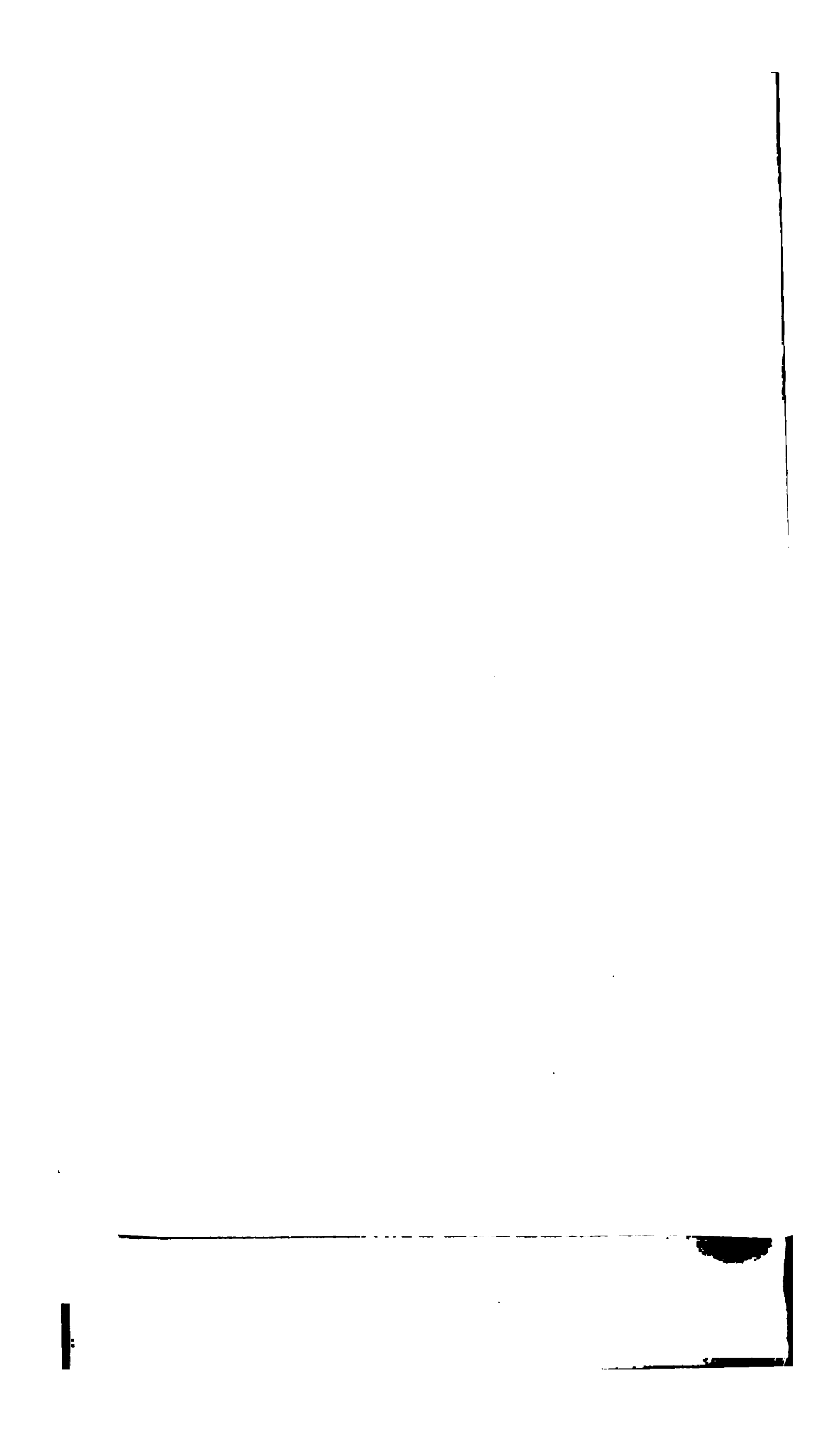
HENRI-EDOUARD DROZ

Rédacteur en chef de l'*EXPRESS*

MULHOUSE

IMPRIMERIE VEUVE BADER & Cie

1910



QUELQUES POÈTES ALSACIENS

Conférence littéraire faite à la Bourse de Mulhouse, le 1er décembre 1909

PAR

HENRI-EDOUARD DROZ

Ce n'est pas sans inquiétude que j'aborde cette causerie. Parler, devant vous, de « quelques poètes alsaciens », c'est un honneur dont je sens tout le prix. Cet honneur, j'ai cherché à en faire rejaillir une partie sur la ville à qui je dois, depuis cinq ans, une si agréable hospitalité, — et sur toute la terre d'Alsace qui a donné naissance à tant d'écrivains dont le talent a enrichi les Lettres françaises. Le sujet que j'ai choisi a donc été, dans mon intention, un hommage à l'Alsace ; et, je le répète, ce m'est un honneur très grand de le déposer à vos pieds. Mais cet honneur ne va pas sans péril. Qui me dit que mes préférences seront partagées par mon auditoire ? Ne pouvant parler de tous les poètes alsaciens, j'ai dû opérer une sélection. Aurai-je réussi à choisir ceux qui vous plaisent le plus et le mieux ? Pour certains d'entre eux, je suis sûr que j'aurai votre bienveillante et précieuse approbation. Mais pour d'autres, ne trouverez-vous pas que j'aurais pu remplacer tel des poètes dont je vous parlerai par tel autre que j'aurai laissé de cô-

té ?... Le choix à faire était délicat et embarrassant et je m'excuse d'avance de ce qu'il vous causera peut-être certaines déceptions. J'ai, plus qu'en toute autre circonstance, besoin de votre indulgence, et j'espère que vous me l'accorderez.

Vous me l'accorderez parce que j'ai cherché à faire pour le mieux, et que vous le reconnaîtrez ; vous me l'accorderez surtout parce que vous savez aussi bien que moi, — mieux que moi ! — combien est vaste le domaine dans lequel nous allons entrer ; et que, tout comme moi, vous éprouvez, devant les richesses qu'il nous offre, l'embarras de fixer celles qu'il faut cueillir...

Pour déblayer le terrain, nous allons procéder par éliminations. Tout d'abord, nous établissons qu'il s'agit de poètes alsaciens — et non de poètes alsaciens-lorrains. Nous éliminons donc les Lorrains qui, à eux seuls, fourniraient les éléments d'une étude intéressante.

En ne considérant que les poètes alsaciens, nous sommes en présence de trois groupes : ceux qui ont écrit en allemand, ceux qui ont écrit en dialecte et ceux qui ont écrit en français.

Certes, il est, parmi les premiers, des noms glorieux : rappeler ceux de Godefroy de Strasbourg, de Beatus Rhenanus, d'Ottfried de Wissembourg, de Sébastien Brandt, de Jean Fischart, de Sébastien Murrho, de Pfeffel, etc., etc., et, plus près de nous, le nom vénéré, qui est encore dans toutes les mémoires, des frères Stœber, — rappeler le souvenir de ces hommes auxquels on en pourrait ajouter bien d'autres, c'est évoquer une des pages les plus belles de la littérature allemande : celle où le génie alsacien a laissé son inoubliable empreinte. Mais ce n'est pas de ceux-là que je vous parlerai, vous vous en doutez bien, car je n'ai pas la compétence de le faire.

Je suis encore moins apte à juger le mérite des poètes appartenant au deuxième groupe, ce-

lui qui a fait du dialecte alsacien une véritable langue littéraire, — comme Mistral et les félibres l'ont fait pour le provençal — une langue qui a son patrimoine de chefs-d'œuvre auquel ont si largement contribué les Lustig, les Mangold et tant d'autres, et qu'enrichissent encore aujourd'hui les Stoskopf, les frères Matthis, les Bastian, et tous ceux que je ne peux nommer ici, car j'en oublierais trop. Vous me direz que quelques-uns parmi eux ont aussi écrit en français et qu'à ce titre je pourrais parler d'eux. Il est vrai que Lustig lui-même s'est essayé à faire des vers français ; que Mock, Albert Arnold, René Prévôt, Laurent, Joseph Lebierre ont produit des poésies françaises charmantes ; mais c'est, en quelque sorte, leur « violon d'Ingres » ; et vous estimerez, comme moi, que ce serait les diminuer et les enlever à leur apostolat de particularistes, que de citer ce qui, dans leur œuvre, n'est qu'un délassement, d'ailleurs honorable. Nous nous contenterons donc de les saluer au passage.

Et nous en arrivons au troisième groupe : à celui des poètes alsaciens qui n'ont écrit qu'en français. Même parmi ceux-ci, je vais être obligé de faire une première sélection et mettre de côté tous ceux qui, dans leurs vers, n'ont rien qui trahisse une origine alsacienne. Je ne me suis donc pas arrêté à Andrieux, bien qu'il fût de Strasbourg, où il est né en 1759. Le célèbre auteur du « Meunier de Sans-Souci », qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie française, n'a rien dans son œuvre qui intéresse particulièrement l'Alsace. Il en est de même de Ratisbonne (né à Strasbourg en 1827) qui fut un délicieux poète des enfants, mais ne s'est guère soucié de son pays d'origine pour y puiser des inspirations. Je ne m'arrêterai pas davantage à l'abbé Grandidier, à Charles et Paul Leser, à Albert Gérard, à Mme Ernest Rœrich, ni à bien d'autres qui sont loin d'être sans mérite, mais de qui le bagage littéraire n'a pas enrichi celui de l'Alsace. Et j'en arrive au premier de ceux qui



ont vraiment l'accent du terroir alsacien, à PAUL RISTELHUBER.

Mais, avant d'aborder l'étude des dix poètes que je vais vous présenter, vous me permettrez de m'acquitter d'une dette de reconnaissance en citant les sources auxquelles j'ai puisé et qui m'ont aidé à fixer mon choix sur ces dix élus, — je dirai plus : qui m'ont permis de vous donner, sur plusieurs d'entre eux, des renseignements biographiques peu connus. Voici, une fois pour toutes, la bibliographie de mon étude sur ces « quelques poètes alsaciens ». C'est tout d'abord, « Les poètes du terroir » (du 15e au 20e siècle) par M. van Bever ; puis les « Biographies alsaciennes » (celles de M. Antoine Meyer et celles de M. Anselme Laugel) ; la « Race et le Terroir », par Albert Grimaud ; « Notice sur les poètes alsaciens », par Arnold ; « La Langue et la littérature française en Alsace », par Henri Albert; « A l'orée du 20e siècle », portraits contemporains, par Henry Carnoy (Albert Metzger); la « Revue d'Alsace» et la « Revue Alsacienne illustrée »; la collection du Journal-revue E. T. M., (organe du Théâtre alsacien de Mulhouse, pendant les années 1899-1904)

* * *

PAUL RISTELHUBER ne fut pas seulement un poète. On peut même dire qu'il ne fut pas essentiellement poète. Historien, bibliographe, philologue, ce fut, avant tout, un érudit, doublé d'un lettré délicat. Il naquit à Strasbourg, en 1834. Son premier ouvrage parut dans cette ville, en 1856, chez la veuve Berger-Levrault. C'était un « Bouquet de Lieder » ou « Choix de ballades, chansons et légendes » qu'il avait traduites de l'allemand et signées d'un pseudonyme : Paul de Lacour. Il publia ensuite « Marie Stuart », drame en 5 actes et en vers, d'après Schiller, édité à Paris, chez Delahays, en 1859 ; puis il se livra à des travaux historiques, étudiant et rassemblant des documents d'histoire locale se rapportant à sa patrie al-



sacienne, et à des études de littérature générale, publiant successivement : « Liber vagatorum » (le livre des gueux), « Faust dans l'histoire et dans la légende », « L'Alsace ancienne et moderne », « Lettre sur les archives de Strasbourg», « L'assassinat de Rastatt», « L'Alsace à Sempach », « Heidelberg et Strasbourg », puis des traductions de Gœthe, de Heine, etc., etc.

Après 1870, il encourut la persécution pour avoir exalté la civilisation française aux dépens de la culture germanique, et fut condamné à la forteresse. Mais il ne désarma pas et fit paraître en 1883, chez l'éditeur Antoine Meyer, à Colmar, ses « Biographies alsaciennes », glorifiant ceux qui illustrèrent la vieille terre d'Alsace.

Lorsqu'il mourut, en 1899, il légua à la Bibliothèque nationale une collection d'alsatiques unique, évaluée à près de 30,000 volumes. Mais c'est surtout comme poète qu'il nous intéresse ce soir et je vais vous dire une de ses pièces les plus savoureuses, extraite de son volume « Rythmes et refrains », qui parut en 1864, à Lyon, chez Louis Perrin. C'est un livre qui fut tiré à un nombre restreint d'exemplaires, devenu fort rare, et où l'on trouve des vers fleurant le terroir, retraçant les plus séduisants aspects et les plus touchantes coutumes de l'Alsace. Voici :

LE DEPART DES CIGOGNES

Le char de la moisson fléchissant sous les herbes,
A peine dans la grange a-t-il couché les gerbes
Brillantes comme l'or,
Que la blanche cigogne, en son haut domicile,
Pensive, sur un pied, songe à quitter l'asile.
Où naquit son trésor.
Les créneaux des castels, nos tours, nos cheminées,
Par ce paisible ami vont être abandonnées
Pour d'autres régions ;
Plus de chasse au lézard, dans le jardin aride,

Plus de pêche aux séjours de la raine timide
Et des petits poissons.

Pour faire ses adieux je l'entends qui claquète,
Et jette au vent du soir son bruit de castagnette
Sec et réitéré,
Comme aux jours de printemps quand, joyeux, elle apporte
Aux galetas poudreux, que sa voix réconforte,
Le bonheur imploré...

. . . .

Sans doute elle pourrait, changeant ses habitudes,
Réjouir nos villas au lieu des solitudes
Où se complaît son vol ;
Et, faisant le métier d'un obscur domestique,
Délivrer nos buissons de l'insecte aquatique,
Rebut du rossignol.

. . . .

Mais non : pourquoi te rendre à plaisir triste et morne,
Oiseau chéri ? Pourquoi t'incliner sous la borne
Qui sépare deux champs ?
Cultive en paix, dans l'air, tes vertus naturelles,
Soulage un père infirme, et sur tes longues ailes
Prends tes faibles enfants.

. . . .

Pars, vole à ton désir, et fends l'espace immense !
Que ta course s'achève ainsi qu'elle commence,
Exempte de dangers,
Toi dont le meurtrier mourut en Thessalie,
Et dont les Lucullus respectèrent la vie,
Secours de leurs vergers.

Mais tandis que sans bruit tu te perds dans la nue
A d'autres voyageurs s'attache encor ma vue :
Ils partent en chantant,
Ceux-là ; jeunes et vieux, à leur tête le maire,
Ils s'éloignent du sein de leur commune mère,
Le cœur quasi content.

. . . .

Et peut-être en chemin la mer, dans une trombe,
Viendra les balayer et leur donner pour tombe

Le flot alourdissant ;
Ou si le destin laisse aborder leur navire,
Ils seront salués par la Fraude, vampire
Qui sucera leur sang.

* * *

EDOUARD SIEBECKER, lui, n'est pas né en Alsace, mais à St-Pétersbourg, en 1829 ; c'est cependant un Alsacien, par sa famille et par les nombreuses poésies vibrantes de patriotisme que lui inspira son pays d'origine. Après avoir été secrétaire d'Alexandre Dumas, il devint employé dans l'Administration du chemin de fer de l'Est et consacra ses loisirs à la littérature. On lui doit nombre de publications, parmi lesquelles je citerai : « A travers la vie » — « L'Alsace, récits d'un patriote » — « Le Baiser d'Odile » et ses poëmes patriotiques : « Metz » et « Poésies d'un vaincu » C'est de ce dernier recueil que je détacherai quelques stances, dites à la fête de l'Arbre de Noël donnée par l'Association générale d'Alsace-Lorraine, le 23 décembre 1872. On y sentira courir un souffle puissant, un frisson d'orgueil au souvenir des grandes destinées de l'Alsace ancestrale, — puis, dans la dernière strophe, le soupir du guerrier vaincu, qui évoque le titre du volume. J'ajoute que Siebecker, qui mourut à Paris en 1901, avait pris part à la campagne de 1870, et qu'il fut un intime ami des deux grands écrivains alsaciens Erckmann et Chatrian.

Voici la pièce dont je viens de parler. Elle est intitulée :

A L'ARBRE DE NOEL

Salut, noble envoyé des forêts éternelles,
Toi qui viens nous porter les parfums du pays,
Baisers discrets et purs, caresses maternelles
De notre chère Alsace à ses enfants bannis !

Nous savons quelle main pieuse et vénérée
A voulu t'arracher, là-bas, de tes hauts lieux,
Pour nous montrer un peu de la terre sacrée
Où loin de nous, hélas ! dorment tous nos aïeux !

D'où viens-tu ? Dis-le nous ! Sur quelque roc sau-
vage,
Au bord des noirs ravins étendant tes longs bras,
Vivais-tu près des burgs du sombre moyen âge
Q'en un jour de courroux le peuple mit à bas ?

As-tu vu Géroldseck, l'évêque, avec ses reîtres,
Sur Strasbourg révolté marcher pressant les
rangs ?
Ah ! dis-nous donc, alors, comment nos fiers an-
cêtres
Ont fait, à Hausbergen, pour broyer les tyrans !

Viendrais-tu du Donon, dont la tête si fière
S'élève, dénudée, au-dessus des grands bois ?
Etais-tu le voisin des vieux témoins de pierre
Qui disent en passant que nous sommes Gaulois ?

Quand la France sortit de la grande fournaise,
Rayonnante, nouveau Phénix ressuscité,
As-tu senti passer la jeune « Marseillaise »,
Prenant son premier vol vers l'immortalité ?

N'as-tu pas admiré, dans ces temps héroïques,
Rués vers la Lauter que menaçaient les rois,
Terribles, demi-nus, nos paysans épiques
Qui rendirent la Force esclave de leurs Droits ?
— Mais non ! reste muet... Notre moderne Histoire
Rougirait au récit de ces faits inouïs...
Laissons, laissons dormir, dans leur linceul de
gloire,
Les héros blancs et purs des jours évanouïs !...

* * *

Il y a quelques années — en juin 1906 — M. Jean Bernard écrivait dans une de ses «Lettres Parisiennes » :

« Un des poètes les plus doux de notre épo-

que, qui eut un moment de célébrité et qui brillait au second rang avec Valade et Albert Mérat, Charles Frémine, vient de mourir, volontairement, car il était dégoûté de l'existence. Il avait connu, jadis, la renommée plus précisée, et avait fait partie de cette ancienne et vaillante rédaction du « Rappel » conduite par Vacquerie et Paul Meurice, rédaction qui s'est peu à peu dispersée quand les deux célèbres écrivains eurent quitté la place. De temps à autre, on voyait le nom de Charles Frémine au bas d'une chronique, où il y avait du talent, beaucoup de talent, mais aussi comme une sorte d'amertume contre la vie qui n'était pas toujours juste ni bonne pour ce lettré, pour ce poète normand qui avait si souvent chanté son pays natal.

Aux soucis de la vie étaient venus se joindre les ennuis cuisants d'une maladie grave ; il avait consulté un médecin, qui avait conseillé une opération à la gorge. Le poète était parti ; et à un ami qui le rencontrait dans le Luxembourg, il avait dit :

— Je m'opérerai tout seul.

... Il éloigna la compagne fidèle de ses mauvaises années et, tirant un revolver du fond d'un tiroir, il donna un tour de clef à la porte, il essaya l'arme contre le mur puis, d'un second coup tiré d'une main sûre, il se fit sauter la cervelle. »

Ce poète, dont Jean Bernard vient de nous donner la vie en raccourci tout en nous racontant sa mort tragique, appartenait un peu à Mulhouse. Non pas qu'il fût Alsacien, puisqu'il était Normand et qu'il y tenait, comme on vient de s'en convaincre.

Mais CHARLES FREMINE avait été fonctionnaire à Mulhouse, du temps français. Dans les années soixante, il était ici, employé aux contributions et plusieurs Mulhousiens se souviennent d'avoir connu Frémine à cette époque et de l'avoir aimé. Car c'était un beau garçon

d'accueil ouvert et de commerce sympathique. Il s'était lié d'amitié avec nombre d'Alsaciens, notamment avec le poète Charles Keller, dont je vous entretiendrai dans un instant. On le rencontrait souvent au local de la société de gymnastique, alors nouvellement fondée (c'était à l'emplacement du « Luxhof » actuel). Frémine, qui était un fervent de l'escrime, venait y faire des armes en compagnie de son ami Charles Keller. C'est à ce dernier que l'employé des contributions — devenu, depuis, rédacteur au « Rappel » — dédia le sonnet d'adieu qu'il adressa à notre ville en la quittant. M. Charles Frémine n'avait pas su, — comme M. Gaston Deschamps, en la conférence qu'il nous fit ici même il y a quatre ans, — découvrir que « poésie » rime (faiblement, il est vrai, mais rime tout de même) à « industrie » ; et la façon dont il jugea notre cité

« sans art ni poésie,
Où, sur un coffre-fort, règne le roi Coton »

n'est pas assez flatteuse pour que je vous dise cette pièce de vers, intitulée « Mülhausen », que le poète publia dans son premier recueil de vers « Floréal », (paru en 1870) mais qu'il eut la délicatesse de supprimer dans la réimpression de ses poésies complètes (« Floréal » — « Chansons d'été » — et « Bouquet d'automne ») que l'éditeur Paul Ollendorf donna en 1900.

J'en citerai, pourtant, le joli tercet que voici :

« Cependant, Mülhausen, j'aimais ta bière blonde,
« Et ta pure Doller, sauvage et vagabonde,
« Et ton frais Tannenwald aux sentiers oublieux.. »

Bien que ce poète, au talent facile et charmant, ait chanté la Normandie plutôt que l'Alsace, j'ai cru ne pas avoir le droit de l'oublier dans ce rapide défilé de ceux qui ont honoré la langue française chez nous par leurs produc-

tions poétiques, car nombre des vers de Frémine ont été écrits ici et il en a dédié à d'autres Mulhousiens que son ami Charles Keller.

Voici, par exemple, le spirituel envoi qu'il faisait à Emile Zipélius. On verra avec quelle aisance cavalière le poète maniait le vers, dédaigneux des tournures alambiquées, mais cueillant les rimes comme au vol, de la même façon sans doute qu'il ripostait aux coups d'épée savants de ses adversaires par des coups droits foudroyants, lorsqu'il faisait assaut à la salle d'armes de la rue du Sauvage :

IMPROMPTU

à Emile Zipélius.

J'avais quelque chose à vous dire,
Je ne me rappelai plus quoi ;
Je ne pus qu'ébaucher un rire
Très bête, — et je demeurai coi.

Pourquoi ma langue fourcha-t-elle ?
Pourquoi dans mon pauvre cerveau
S'embrouilla ma pauvre cervelle,
Comme le fil d'un écheveau ?...

Je ne sais. Ma voix indécise
S'était accrochée en chemin ;
Et cependant, avec franchise,
Gaîment vous me tendiez la main.

Merci !... Puisque je n'ai pu dire
Ce mot à votre bon accueil,
Je suis forcé de vous l'écrire :
— « J'avais une paille dans l'œil ! »

* * *

M. EDOUARD SCHAEFFER, capitaine au 162e de ligne, à Verdun, a beaucoup fait parler de lui chez nous, ces jours, car on s'est demandé si le poète dont le nom figurait au programme de la conférence de ce soir était celui qui faillit épouser Mlle Marguerite Japy et déposa, au procès de Mme Steinheil, en faveur de

la « Veuve tragique »... Qu'importe ? Oui, M. le capitaine Edouard Schaeffer est bien l'ex-fiancé de celle qui devint « Meg ». On a mal orthographié son nom, dans le compte rendu des débats, et on a commis une erreur en le sortant de l'infanterie pour l'affecter à l'artillerie. (Ce n'est, d'ailleurs, pas la seule erreur qui fut commise au cours de ce procès). — Mais, encore une fois, qu'importe ? Ce fait ne diminue en rien la personnalité de M. Schaeffer. Au contraire : il s'est montré chevaleresque en témoignant comme il l'a fait L'essentiel, pour nous, c'est que M. Edouard Schaeffer soit un charmant poète, d'origine alsacienne, — et c'est à ce titre seul qu'il doit nous occuper ici.

Edouard Schaeffer, bien qu'il soit le neveu du regretté industriel de Pfastatt, feu M. Gustave Schaeffer, n'est pas né en Alsace. Il vit le jour en Russie, à Alexandrowski. Il revint, cependant, dans son pays, et fit ses premières études au lycée de Belfort. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière militaire, mais j'ai plaisir à dire que cet officier est, en même temps, — comme le fut Alfred de Vigny, et comme tant d'autres militaires le furent — un lettré délicat : la longue fréquentation des bons auteurs a développé en lui la fibre poétique et il se plaît à chanter, en vers harmonieux, les joies et les douleurs de son âme. Aussi M. Charles Grandmougin a-t-il pu dire de lui que « sincère et ému, spirituel quand il le faut, Edouard Schaeffer s'exprime sans périphrases et dans une langue de bon aloi, soit qu'il évoque les pastels fanés du bon vieux temps et les bouquins poudreux du collège, soit que sa mélancolie chérisse les feuilles mortes et les hivers, soit enfin qu'il brûle avec amertume de chers billets doux... »

Il a publié deux recueils de vers : « Pleurs et sourires » et « les Epaves ». Voici une de ses poésies qui donnera une idée de sa manière, à la fois simple et élégante :



FLEURS SECHEES

Pour conserver la souvenance
De mes amours, j'ai quelques fleurs...
Je connais seul leur provenance,
Elles ont perdu leurs couleurs,

Mais restent, saintes et bénies,
Evoquant tout un cher passé,
Au milieu des pages jaunies
D'un livre longtemps délaissé.

Faisant rêver aux vieilles choses,
Un parfum doux et pénétrant
Vient de ces fleurs, blanches ou roses,
Que je regarde en soupirant.

Aux heures de mélancolie,
J'aime à respirer, tour à tour,
L'odeur, par le temps affaiblie,
De ces vieux souvenirs d'amour.

Car, sur ces petites fleurs mièvres,
Des lèvres vinrent se poser
Sur lesquelles j'ai mis mes lèvres
Jadis en un troublant baiser.

Du passé, c'est tout ce qui reste !
Je sens mes yeux mouillés de pleurs....
Mais j'éprouve un bonheur céleste
A contempler mes pauvres fleurs !

* * *

Voici maintenant un poète à l'inspiration généreuse et noble, au souffle puissant, à l'accent sincère et convaincu, au verbe vigoureux et incisif. C'est un enfant de Mulhouse que les destinées de l'Alsace ont enlevé à sa ville natale, mais qui n'en a pas moins conservé ici de solides amitiés, d'affectueuses admirations, de cordiaux souvenirs.

Ce poète, qui a nom : CHARLES KELLER, et qui signe ses œuvres : Jacques Turbin, est né à Mulhouse en 1843. Son père avait ici un atelier de gravure sur rouleaux.

Après avoir fait ses études au collège et à l'Ecole professionnelle de Mulhouse, le jeune Charles Keller suivit les cours des Sciences appliquées et se destina à l'industrie. Il passa quelques années dans la filature de laine Trapp et Cie (aujourd'hui Gluck et Cie) ; mais cette existence ne répondait pas à ses aspirations, et bientôt il se rendit à Strasbourg pour y compléter ses études classiques.

Il prit part à la campagne de 1870 comme capitaine d'une des compagnies de la 1re légion d'Alsace-Lorraine.

Après la guerre, nous le retrouvons à Belfort, puis à Nancy, où il se fixa définitivement, et où il réside encore aujourd'hui.

Il avait épousé Mlle Mathilde Rœderer, de Bischwiller, qui lui donna plusieurs enfants ; mais il eut la douleur d'en perdre trois. Son fils aîné lui fut enlevé il y a deux ans. C'était un jeune homme d'une rare distinction, doué de facultés éminentes et des plus nobles qualités du cœur. Elève de l'Ecole des Chartes, il avait préparé une thèse sur les églises romanes de l'Alsace et fait à cette intention un voyage d'études dans le pays. Il y contracta une fièvre typhoïde à laquelle il succomba. Cette perte fit le désespoir de ses parents, qui sont restés inconsolables. C'est une perte aussi pour l'Alsace, car le livre projeté sur nos églises romanes eût été du plus haut intérêt, au point de vue de l'art et de l'histoire.

Ainsi que me le disait, hier encore, un de ses bons amis de Mulhouse, Charles Keller est une nature ardente et généreuse, dont l'exaltation est tempérée par une bonté de cœur et une simplicité foncières. Toutes les idées libérales et nobles ont toujours trouvé en lui un défenseur enthousiaste et désintéressé. Il payait de sa personne et de sa bourse, sans jamais avoir fait

tourner ses convictions au profit d'une ambition quelconque, ni avoir voulu jouer le moindre rôle politique. C'est avant tout un sincère, un convaincu et un modeste.

Une grande partie de ses poésies remontent à sa prime jeunesse et pourtant ce n'est que dans ces dernières années qu'il s'est enfin décidé à les publier ; encore ne l'a-t-il fait que sous le voile d'un pseudonyme, comme je l'ai dit en commençant. Les deux volumes de vers qu'il a fait paraître sous les titres de « Du fer » et de « A l'oreille », sont copieux, bourrés d'idées, d'une facture vigoureuse qui traduit une mâle énergie dans le premier de ces recueils, et s'attendrit, sans toutefois jamais mollir, dans son dernier ouvrage, pour glorifier l'amour.

Voici d'abord un fragment de « Du Fer » :

J'oublie alors l'Alsace en deuil, et nos revers,
Les maux des nations et leurs justes révoltes,
Les coups d'Etat, la guerre et ses rouges récoltes ;
Je ne vois plus les trois empereurs se faisant
Des visites de paix d'où coulera du sang ;
Je n'entends plus la voix du grand vieillard débile
Qui croit parler au Monde, et parler à la Ville,
Et qui parle au Néant ; je n'entends même plus
La voix d'en bas qui dit : « Les pauvres sont exclus
De la joie, et leur sort est d'avoir de la peine,
De porter tout le poids de la corvée humaine,
Et d'arroser leur pain avec l'eau de leurs yeux,
Afin que quelques-uns vivent comme des dieux,
Sans travail, sans douleur, dans les jeux et les fêtes. »
Je ne sais plus si les bourreaux coupent des têtes
Pour le compte des rois ou bien des nations ;
Si c'est le souffle ardent des révolutions,
Ou si c'est l'ouragan sauvage de la guerre
Qui doit changer demain la face de la terre ;
Si notre siècle monte ou descend les degrés
De l'échelle des Droits et des Devoirs sacrés ;
Si chaque tour de roue et chaque tour d'hélice
Porte vraiment le genre humain vers la Justice ;

Si la longueur des rails posés, des fils tendus,
Et des tunnels ouverts, et des ponts suspendus,
Et du canal creusé dans le sable d'un isthme
Mesure le chemin fait hors de l'égoïsme ;
Si la dynamo fait de l'électricité
Au profit de l'Erreur ou de la Vérité ;
Si le tueur devant le guérisseur recule ;
Si le navire ailé sera le véhicule
Du bien, ou le sinistre hippogriffe du mal ;
Si notre corps enfin, notre corps animal,
S'accomplissant en force, en grâce, en harmonie,
Dans sa croissance doit suivre notre génie,
Ou, compagnon vieilli du jeune esprit humain,
L'entraîner dans sa chute, au milieu du chemin,
Avant qu'il ait conquis, de problême en problême,
La vérité dernière, et le savoir suprême.

— Avant de quitter Charles Keller, voici une poésie tirée de son second volume « A l'oreille ». C'est un paysage d'hiver qui constitue un petit tableau d'un réalisme saisissant. Le poète l'a dédié à un de ses amis de Mulhouse. Le tableau est brossé de main de maître, et il porte l'empreinte d'une facture savante. Qu'on en juge :

PAYSAGE D'HIVER

à Daniel Schœn.

La neige molle, mate et pure
Blanchit la plaine et le chemin,
Deuil glacial de la nature,
Qui met en deuil le cœur humain !

Le vent sinistre souffle et beugle
Comme une brute dans les bois ;
Pareil à l'œil blanc d'un aveugle,
Le soleil luit dans les cieux froids.

Un camion chargé de houille,
Tiré par deux chevaux pelés,
De sa noirceur lugubre souille
Le paysage aux plis gelés,

Que contemple, mélancolique,
En soufflant dans ses doigts transis,
Un gueux au regard famélique,
Père d'innombrables soucis.

* * *

M. ALBERT METZGER, lui aussi, est né à Mulhouse, dix ans après Charles Keller : le 31 mars 1853. Il fit ses études au collège de Mulhouse, mais elles furent interrompues par la guerre, et il les termina à l'Académie de Neuchâtel. De là, il se rendit à Lyon où il ne tarda pas à se créer des relations étendues dans le monde des lettres et des arts et où il dirigea, pendant onze ans, une revue scientifique et industrielle qu'il avait fondée.

En 1883, il publia une Histoire de la « République de Mulhouse », qui est, depuis longtemps, complètement épuisée. Dans ce travail, M. Albert Metzger a fixé, d'une façon précise, les événements qui se déroulèrent dans l'ancienne république mulhousienne.

Le succès de cette publication engagea M. Metzger à entreprendre d'autres travaux historiques. Il collabora activement à une « Histoire de Lyon » en onze volumes, qu'il écrivit avec son ami Vaesen, ancien élève de l'Ecole des Chartes.

Mais la santé délicate de M. Albert Metzger exigeait un climat moins humide que celui de Lyon. L'écrivain mulhousien dut se retirer dans les régions alpestres. Il s'établit en Savoie, à Chambéry, où il réside encore aujourd'hui et où il s'est distingué par des travaux littéraires divers, notamment par la publication de documents inédits et d'études définitives sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens. Les quatre volumes qu'il a consacrés à la première protectrice de Jean-Jacques font autorité en la matière, et le supplément du Grand Larousse universel les cite avec éloge et leur consacre une analyse détaillée.

M. Albert Metzger, qui est membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie, continue ses travaux littéraires, collaborant à nombre de revues et de journaux (il a même, récemment, collaboré à plusieurs reprises à l'« Express » de Mulhouse).

Mais jusqu'ici, direz-vous, on n'a guère vu apparaître en lui le poète ? Pourtant M. Metzger a, de tout temps, « taquiné la Muse » et la première édition de ses poésies parut en 1874. Il rimait sur les bancs du collège, et il ne se corrigea pas de cette « manie » à l'Académie de Neuchâtel, j'en ai les preuves en mains : j'ai en effet, le privilège de posséder le « dernier exemplaire » (c'est l'auteur qui me le dit dans l'aimable dédicace de cette brochure qu'il a bien voulu m'offrir) d'une plaquette éditée en 1874 à Mulhouse, à la « Librairie alsacienne d'Emile Perrin, Gme Bufleb, successeur, rue des Boulangers 14 (imprimée aux presses de la maison Veuve Bader et Cie) ». Cette plaquette, qui a pour titre « Rimes naïves », pour épigraphe le vers d'Alfred de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

est dédiée à MM. les membres de la « Société de Belles-Lettres » de Neuchâtel ; et les poésies qu'elle contient me prouvent que M. Albert Metzger continua à égrener à Neuchâtel le chapelet des rimes qui avait captivé son adolescence à Mulhouse. Si, plus tard, des travaux plus scientifiques ont absorbé le poète, ce n'est pas une raison pour oublier ses vers. En voici quelques-uns qui sont dédiés à son ami Albert Choquin, de Mulhouse.

UN AMOUR

Le dimanche, en été, quand les orgues antiques
Accompagnaient le chant des prêtres catholiques,
Elle aimait à s'asseoir, exquise en sa beauté,
Toujours au même banc par la chaire abrité.



Et moi, je ne savais qu'admirer davantage
Le profil grec et fin qui bordait son visage,
Et que marcher près d'elle, attentif et discret,
Quand la messe était dite et que l'orgue expirait.

Et depuis de longs mois durait ce doux manège,
Sans que l'ennui jamais plissât son front de neige,
Et sans que, dans ses yeux, un éclair incertain
Dévoilât son amour ou montrât son dédain ;
Quand pâle, un jour, et comme émue et dominée,
Elle pencha vers moi sa lèvre satinée,
Et me lança longtemps, brillant comme un éclair,
Le feu de son regard au reflet vif et clair...

Et le prêtre, à l'autel, au front des Evangiles
Imprimait le baiser de ses lèvres dociles ;
Et dans l'église en fête, au chant du rituel,
Les cierges mélangeaient leur parfum solennel ;
Et l'encens, de ses flots, ombrait les voûtes hautes
Tandis qu'un gai soleil, de ses effluves chaudes,
Baignait le groupe exquis des femmes à genoux.
Or, son regard devint plus perçant et plus doux....

Puis dans ses longs cils blonds une rosée humide
Laissa perler l'aveu de son amour timide ;
Je bondis. Mais le prêtre, en se tournant soudain,
Fit le signe de croix des deux doigts de sa main.
Et je devins très pâle, et je marchai près d'elle ;
Mon pas suivit son pas à la porte jumelle ;
L'eau bénite mouilla nos deux fronts éperdus...
— Pauvre enfant ! de ce jour je ne la revis plus.

* * *

Nous voici arrivés au plus célèbre des poètes dont j'ai entrepris de vous parler ce soir, — à celui qui, tant pour l'importance de son œuvre que pour l'originalité du talent qu'il y a prodigué, a été consacré « Maître » par la voix des lettrés : j'ai nommé EDOUARD SCHURE.

Ce n'est pas que M. Schuré soit avant tout poète. On a dit de lui que, grand écrivain en prose, il s'accommode difficilement du vers, dont la technique l'inquiète. Le secret de la conci-

sion, ce rare privilège des très grands poètes, lui échappe et il en arrive à délayer sa pensée, lorsqu'il versifie. Preuve en est que dans les pièces de lui que je vous dirai tout à l'heure, j'ai pu pratiquer de nombreuses coupures sans nuire à la suite des idées. (J'ai dû me résoudre à ces coupures, car les pièces en question sont longues, et le temps dont je dispose est court.)

Mais si M. Schuré n'est pas un poète de tout premier ordre, il reste un poète fort estimé ; et c'est, à côté de cela, un penseur remarquable, un écrivain d'une très grande originalité et d'une rare puissance, qu'on a comparé à Renan et à Taine, deux des noms les plus glorieux des Lettres françaises. En effet, M. Henri Bérenger a écrit que « Schuré doit à sa « terre natale, mi-germanique et mi-française, « son amour des Légendes, des chants populai- « res, des songeries lyriques et spéculatives. Le « Rhin, les Vosges, la Forêt-Noire ont été les « premiers initiateurs, sauvages et nobles, de sa « sensibilité. Et si sa pensée, plus naturellement « que celle de Renan et de Taine, marque le « confluent du génie allemand et du génie latin, « n'est-ce pas à son sang alsacien, à son ado- « lescence alsacienne qu'Edouard Schuré le « doit ? »

Car, c'est le moment de le rappeler, Edouard Schuré est né à Strasbourg, le 21 janvier 1841, d'un père médecin et d'un grand-père juriste. Il fit ses études de droit, dans sa ville natale d'abord, puis de l'Université de Strasbourg il se rendit à celles de Bonn, de Berlin et de Munich (de 1863 à 1866). C'est en 1866 qu'il alla à Paris et qu'il s'y fixa. Il n'appartient donc à l'Alsace que par sa naissance et par son adolescence, mais il lui reste attaché surtout par les traces que porte toute son œuvre de son origine alsacienne, et on a écrit de lui avec raison qu'aucun autre écrivain n'a réalisé à un tel degré l'exaltation simultanée de la race et du terroir. Les œuvres en prose de M. Edouard



Schuré sont trop connues pour que je vous signale les vingt et quelques volumes qu'il a publiés, ses études si remarquées sur Wagner, ses drames, ses travaux de critique littéraire, artistique et musicale, etc.

Voici quelques strophes extraites de « La Légende de l'Alsace » :

MAITRE GOTFRIT

Du temps où chantait maint trouvère,
Vivait un poète à Strasbourg.
Il fit un poème d'amour
Qu'on lit encore et qu'on révère.

. . . .

Un jour, il trouva le grimoire,
Trésor d'un poète d'antan ;
C'était d'Iseult et de Tristan
La longue et l'amoureuse histoire.

. . . .

Dans la forêt de la Légende,
Comme en un rêve d'amoureux,
Plongea le maître bienheureux,
Poursuivant la reine d'Irlande.

. . . .

Et la merveilleuse aventure
D'Iseult à ce point le tenta,
Que l'histoire en son cœur chanta
Comme une source au long murmure.

Il redit le philtre enivrant
Qu'ils burent dans un jour d'ivresse ;
Comme cette heure enchanteresse
Fit de leur vie un seul torrent.

. . . .

Il dit le doux, il dit l'amer,
Et cette passion profonde
Qui, montant toujours comme une onde,
Devint comme l'immense mer !...

. . . .

Un matin, on trouva le maître
La tête renversée au mur,
Les yeux fixes, couleur d'azur,
Sous un rayon de sa fenêtre.

Le livre ! il venait de l'ouvrir ;
Son doigt marquait encor la page
Où, loin d'Iseult au clair visage
Tristan désolé va mourir.

O jour d'angoisse et de pesance !
Elle est l'âme de son désir...
Mais il rend le dernier soupir,
En face de la mer immense.

Iseult arrive... Mais trop tard !
Tristan, sur son lit funéraire,
Etendu dans la paix dernière,
La cherche d'un œil sans regard.

Alors, ne poussant cri ni plainte,
Iseult sur l'ami sans couleur
Posa sa tête avec son cœur...
Et c'est là qu'elle s'est éteinte.

A ce moment de son récit,
Tenant le livre du trouvère,
Gotfrit en un songe sévère
Avait cessé de vivre aussi.

. . . .

Ce fragment consacré à Godefroy de Strasbourg, dans la « Légende de l'Alsace », n'est pas la meilleure poésie de M. Schuré ; je l'ai choisie parce que, par son inspiration, elle nous intéresse davantage que d'autres, qui lui sont certainement supérieures comme facture de vers.

Outre le recueil de poésies dont je viens de parler (« La Légende de l'Alsace » — 1884), Edouard Schuré a publié les volumes de vers suivants : « Les Chants de la Montagne » (1876) ; « La Vie mystique » (1894) et « L'Ame des Temps nouveaux » qui a paru récemment. C'est de cette dernière œuvre poétique de M. Schuré que j'extrairai encore quelques strophes, d'une belle et large envolée :

Si je n'étais pas né dans un pli de tes Vosges,
O terre des Gaulois, des Celtes et des Francs,
Qui va de l'Armorique aux monts des Allobroges,
Du mur pyrénéen aux plages des Normands,

Je t'aimerais quand même, ô corbeille fleurie !...
Tes fleuves, tes cités auraient fixé mes jours,
Parmi les nations tu serais ma patrie,
O Terre de la Grâce aux sinueux contours.

. . . .

Pourquoi t'ai-je suivie en tes désirs sans frein ?
Parmi tes sœurs, qui donc te rend fière et si belle,
Quel talisman secret, quel charme souverain ?

Sont-ce tes troubadours, qui chantaient sur le Rhône
Pour la dame lointaine en sa tour suffoquant ?
Est-ce Arles, reine en pleurs, qui rêve sur son trône
Des vierges qui toujours dorment aux Aliscamps ?

Sont-ce tes rois, amis des Grâces, qui semèrent
Leurs amours sur la Loire en châteaux merveilleux,
Et,sous les bois profonds de leurs jardins, aimèrent
Le divin Léonard et l'éclair des beaux yeux ?

Sont-ce tes pionniers courant au bout du monde
Conquérir les pampas, l'Inde et le Parthénon,
Et ne laissant, après leur course vagabonde,
Aux peuples effarés qu'une tombe et qu'un nom ?

Sont-ce tes Abeilards, sont-ce tes Héloïses
Qui s'adorent encore au fond de leurs cercueils ?
Sont-ce tes panthéons, tes cloîtres, tes églises,
Tes vivants ou tes morts, tes gloires ou tes deuils ?

. . . .

L'Océan mugissait, le vent de grève en grève
Faisait rage, et le sol semblait trembler de peur...
Mais toi, les yeux perdus, tu poursuivais ton rêve
Dans une vision de magique splendeur...

Autour de toi, tes fils groupés sous le feuillage,
Regardaient dans tes yeux le Dieu s'épanouir
Comme une voix d'en haut attendant ton message ;
Tu leur dis, le regard fixé sur l'avenir :

« Ce sont les opprimés et les souffrants que j'aime....
La liberté du monde enfante mes douleurs...
Je lutte pour l'humanité, non pour moi-même...
De ses purs chevaliers j'arbore les couleurs

« Si le bonheur n'est pas le prix de la justice,
Le rêve est plus divin qu'on affirme en tombant ;
O seurs,ô nations, je m'offre en sacrifice,
Je monterai pour vous sur mon bûcher flambant !»

A ces mots, tous les dieux, tous les héros solaires
Quittèrent leur séjour dans un joyeux tournoi ;
Vers ton chêne lançant leurs coursiers de lumière,
Ils s'écrièrent tous : « Nous sommes avec toi ! ».

. . . .

* * *

Vous n'attendez pas de moi que je vous fasse la biographie de M. GEORGES SPETZ : le poète d'Isenheim est trop connu de chacun de vous pour que j'aie la prétention de vouloir vous le présenter. Je ne commettrai pas une indiscrétion en rappelant que M. Georges Spetz est né sur la terre même où il continue à chanter l'Alsace et ses beautés, à Isenheim, le 31 mai 1844. Indiquer cette date en passant, — non ce n'est pas indiscret : tout au plus pourrait-on m'accuser d'une flatterie à l'égard de celui dont je parle, car en le voyant si jeune d'aspect et d'une telle verdeur de talent, nul ne songerait à lui attribuer plus de cinquante ans. Et bien que son âge ne soit pas celui de la retraite — M. Spetz le prouve surabondamment ! — il est cependant permis d'être agréablement surpris, en consultant les « Biographies alsaciennes », de constater qu'il y a un écart entre la date indiquée et celle que porte le visage du chantre d'Isenheim, — un écart tel qu'on se demande si l'auteur des Biographies ne s'est pas trompé dans les dizaines du millésime... Et si M. Spetz avait la coquetterie de cacher son

âge au lieu d'avoir celle de s'en parer, rien ne lui serait plus facile. La juvénilité des traits de M. Spetz et la vigueur de son esprit sont d'autant plus étonnantes que la santé du corps lui a toujours fait défaut : c'est une preuve de haute philosophie : M. Spetz a su trouver une ressource dans sa puissance de travail, qui l'a consolé de ses souffrances physiques.

Je n'ai pas besoin, non plus, de rappeler que M. Georges Spetz est le fils d'un des fondateurs de l'industrie alsacienne et qu'il compte, parmi ses ancêtres maternels, le poète Ogier de Gombauld qui, on le sait, fut un des premiers Quarante de l'Académie française, qui venait d'être fondée par Richelieu, et laissa une œuvre des plus parfaites parmi celles de son siècle, — ce qui fait que le poète d'aujourd'hui a de qui tenir, — pour ne pas dire qu'il chante par atavisme.

Il est tout aussi superflu de parler des superbes collections d'art qu'en érudit doublé d'un artiste délicat, M. Spetz, avec un goût si sûr, une science de l'arrangement si remarquable, a, depuis 45 ans, rassemblées à Isenheim où elles constituent un des trésors les plus rares et les plus précieux qu'on puisse trouver aujourd'hui sur l'art du moyen-âge et sur celui du dix-huitième siècle : le possesseur de ces merveilles avait tous les dons qu'il faut pour les découvrir et les rassembler, car il est épris de tous les arts et les cultive tous ; il a tour à tour fait de la peinture, de la musique et de la littérature : peintre, il travailla, à Mulhouse, avec Fritz de Niederhausen, et exposa au Salon de Paris : musicien, il a composé de charmantes œuvres lyriques dont il se fit peu à peu le librettiste.

Il a bien voulu me confier comment il est devenu poète (c'est lui qui parle ainsi, mais il serait plus juste de dire : comment il s'est découvert poète, car il l'était depuis toujours, sans avoir donné essor, sous forme de rimes, à son inspiration qu'il traduisait en d'autres arts).

Et comme cela est peut-être moins connu, je vais commettre l'indiscrétion — cette fois, c'en est une ! — de vous rapporter cette intéressante confidence. J'espère que M. Spetz me la pardonnera.

« — Imaginez-vous, me dit-il, que j'ai commencé à faire des vers à l'âge de cinquante-huit ans.... Et ce n'est pas seulement par besoin de musicien, à qui il faut des paroles pour y adapter de la musique, que je me mis à rimer, — mais par pur besoin intellectuel. La peinture, que ma santé ne me permettait de faire que par intermittences, et la musique ne suffisaient plus à traduire au dehors tout ce qui vibrait en moi et demandait impérieusement à être exhalé... Une forme plus intime, plus directement réalisable, plus propice aux longues rêveries me sollicitait... Et je cédai au désir de faire des vers... Mais l'âge que je viens de vous dire m'interdisait de me mettre à la remorque des « jeunes », d'adopter la mode du jour, de parler de mes « états d'âme » et de distiller mon cœur en alexandrins... C'est donc tout naturellement que je célébrai la nature si belle qui m'entourait et que j'en fis le cadre de mes récits, en explorant les vieilles légendes du pays... »

Ce que M. Spetz n'ajoutait pas, car il est d'une modestie qui porte la marque d'un esprit distingué, mais ce que d'autres ont dit pour lui, et je me plais à le répéter ici, c'est qu'il sut magnifier le sol natal et qu'il tira des vieilles légendes alsaciennes des motifs d'inspiration qui nous valurent ces délicieux poëmes édités avec un luxe et un goût suprêmes. C'est ainsi que les œuvres littéraires de M. Georges Spetz devinrent, en même temps, les plus beaux livres d'art qu'on ait publiés en Alsace, illustrés par les meilleurs artistes alsaciens : J.-J. Henner, Charles Spindler, Joseph Sattler, Léon Schnug, L. de Seebach, M. Achener, Jean Benner, etc.

Ce sont les « Légendes d'Alsace », les pre-



mières d'abord, celles qui furent l'objet d'une splendide édition illustrée, par la « Revue alsacienne », en 1905, puis qui furent réimprimées en 1908, par la Librairie académique Perrin et Cie, à Paris, avec 8 autres poëmes nouveaux qui étaient venus s'ajouter aux premiers ; ce volume, on s'en souvient, a été l'objet d'une distinction flatteuse de la part du ministère de l'Instruction publique en France qui l'a fait inscrire au Catalogue de toutes les bibliothèques scolaires y compris celles des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices ; puis, « Chrysanthèmes et Première Neige », strophes délicieuses que j'aurai le plaisir de vous lire dans un instant, ainsi qu'une « Promenade en auto un soir d'été », deux éditions illustrées par de Seebach et Achener ; l'« Alsace à J.-J. Henner », une autre plaquette illustrée par Benner et Enderlin et offerte aux souscripteurs du monument de Bernwiller. Signalons enfin la dernière œuvre du chantre d'Isenheim, le poëme légendaire de « Théodolinde » dont j'aurai le plaisir de vous offrir, à titre de primeur, l'épilogue qui a pour titre : « Les deux Arbres du Freundstein ». — Lorsque j'ai préparé cette causerie, ces vers étaient encore inédits. Ils ne le sont plus, puisque « Théodolinde » est sorti de presse, ces jours, en une splendide édition parue chez Lahure, à Paris, et illustrée par Maurice Achener.

Avant de passer à la lecture des trois poésies de M. Georges Spetz que j'ai fait figurer dans mon programme, je me permettrai une dernière indiscrétion : Mulhouse aura la bonne fortune d'assister prochainement à une première représentation d'une œuvre scénique charmante de M. Spetz, « Cendrillon », dont il a composé la musique pour rôles de femmes, avec chœurs et ballets, et qui est orchestrée par M. Auguste Stœcklin... Je n'en dirai pas plus pour ne pas compromettre l'organisation de cette manifestation artistique, mais on peut être assuré qu'elle aura le plus grand succès, comme le plus mérité.

Ce ne sera, d'ailleurs, pas le premier triomphe de M. Georges Spetz comme poète dramatique et compositeur lyrique : chacun de vous sait avec quel succès ses « Adaptations musicales » ont été interprétées par les meilleurs artistes et professeurs de diction, en France et ailleurs.

Voici, maintenant, quelques vers de M. Georges Spetz :

CHRYSANTHEMES ET PREMIERE NEIGE

Quand l'automne en fuyant semait ses feuilles d'or,
Que son dernier sourire au ciel brillait encor,
Autour de ma maison qu'une guirlande enlace,
Chrysanthèmes fleuris étaient groupés en masse :
Pâle rayonnement de charme et de beauté ;
Féerique vision, rêve de volupté.

Emules de Protée en leurs formes étranges :
Souffle, rayons, cheveux de bacchantes ou d'anges,
Insectes, papillons, étonnement des yeux,
Parure de la tombe et miracle des cieux !
Etoiles d'or, soleils, sphères ébouriffées,
Caprice de la femme et chef-d'œuvre des fées.

Leurs couleurs ont l'éclat des antiques vitraux
Par l'aube réveillés, de perles dans les eaux :
Chair de femme aux reflets d'églantine et de nacre,
Joyaux d'impératrice au jour pompeux du sacre,
Pur cristal par la lune éclairé dans la nuit
Et gemmes d'un missel près d'un cierge qui luit.

Et lorsque je m'enferme en ma maison bien close,
Quand l'oiseau sur mon toit plus jamais ne se pose,
Vous évoquez en moi, doux reflets du printemps,
Chrysanthèmes en fleurs : les rêves, les doux chants



De la verte saison dans la nature en fête :
Désirs, espoirs, regrets, pensers que rien
n'arrête !

Mais la bise gémit... soudain l'hiver paraît !
Et sans être attendu, comme un hôte indiscret,
Il précède le temps, dans sa marche sans trève,
En sursaut me réveille et chasse mon beau rêve ;
Je lui ferme ma porte en tremblant de le voir,
Quand il pleure de rage et veut entrer le soir.

Et vous, fleurs sans abri, vous que rien ne
protège,
De son souffle glacé, de sa main sacrilège,
Il vous frappe ! Cruel !... Et toutes en émoi,
Sous ses coups redoublés vous pâlissez d'effroi.
Il vous brise et vous tue en ses fureurs ex-
trêmes !
Vous souffrez, vous mourez, ô pauvres chry-
santhèmes

Il se tait, il se calme et s'apaise un matin...
De son crime, étonné, paraissant tout chagrin ;
Sur la terre il étend un sombre et triste voile,
Et lentement, du ciel, fait descendre une toile,
Toute blanche et qu'il tisse en flocons se
mouvant,
Qui se croisent dans l'air, dévidés par le vent.

Et voici qu'un linceul vous couvre de mystère,
Fleurs de deuil, de plaisir... d'une vie éphémère...
Vous êtes comme nous : vous pleurez, vous
chantez !
La jeunesse s'envole et nos jours sont comptés...
Hiver, tu peux tisser ton linceul de mystère...
Les fleurs reverdiront !... Et Dieu me dit :
Espère !

Après cette coulée de mélancolie, d'un charme si pur, d'une inspiration si haute, d'un verbe si largement simple qu'on devine épris de classicisme, — voici une note tout autre : des vers alertes, pimpants, fringants même, qui, sur leurs

huit pieds lestement cadencés, évoquent avec esprit l'«auto» rapide, poétisent le « teuf-teuf »... C'est la première partie d'un poëme en trois chants, — l'Aller, la Halte, le Retour — qui a pour titre : « Promenade en auto, un soir d'été ». — Je vous lirai l'Aller :

Dans une auto fort bien menée,
Ah ! qu'il est charmant de s'asseoir
Après une chaude journée,
A la fraîcheur, quand vient le soir !
Je m'installe... allume un havane...
Saint Christophe, protégez-nous !
En avant !... Gardez-nous des pannes,
Des virages; des maudits clous !

L'auto bondit, mugit et passe,
Soulevant des nuages gris,
Comme un monstre qui fend l'espace,
Effrayant les passants surpris.

Et c'est une course éperdue
Vers un mystère plein d'attraits ;
Un vol dans l'immense étendue
Des champs, des prés et des forêts.

Mais nous prenons une traverse ;
Un bicycliste fond sur nous ;
Une auto vient en sens inverse...
Attention !... et gare aux coups !

Puis nous entrons dans un village
Que surmonte un clocher roman.
Partout on fuit notre sillage,
La corne perce le tympan.

Ralentissons ! C'est une file
De grands chars traînés par des bœufs.
On les frôle... On glisse et l'on file
En évitant les trous bourbeux.

Les chiens hargneux aboient, menacent !
Poules, canards sont balayés !
D'insolents gamins nous agacent ;
Des moutons bêlent, effrayés.

Un troupeau, dans sa débandade,
En tous sens galope et s'enfuit...
Mais une vache qui gambade
Capricieuse nous poursuit.

Contre l'auto qu'on abomine
Partent des cris et des jurons !
Si les gens nous font grise mine,
Passons, fiers, malgré leurs affronts.

. . . .

La route, avec monotonie,
Entre les arbres alignés,
Droite, sans obstacle, infinie,
S'offre à nos regards fascinés...

Mais sur les Vosges et sur la plaine,
Meurent les derniers feux du jour :
Malgré l'ardeur qui nous entraîne,
Il nous faut songer au retour.

— N'est-ce pas un tableau d'une grâce exquise, d'un esprit charmant, et d'une finesse d'observation incontestable ?

J'en arrive aux vers les plus récents de M. Georges Spetz, extraits de son dernier volume, le Poëme légendaire de « Théodolinde ».

Vous me pardonnerez de revenir sur ce que vous savez déjà : mais je ne puis, pour l'intelligence de cet épilogue, vous dire « Les deux Arbres du Freundstein » sans avoir introduit, par un résumé, le poëme auprès de ceux d'entre vous qui ne le connaîtraient pas.

Cette œuvre de M. Spetz retrace avec une sincérité d'accent, une vérité d'expression et un bonheur d'images auxquels il faut rendre hommage, une des légendes les plus originales de l'Alsace du XIIe siècle.

Théodolinde, l'héroïne du poëme, est la fille de noble et haut seigneur Waldner de Freundstein, un vaillant chevalier, resté veuf dans son manoir où sa vieillesse le relégua, après que ses exploits l'eurent couvert de gloire. Ses deux

fils l'ont remplacé aux croisades, et il vit seul avec Théodolinde, entouré de ses chevaliers, vassaux, gens d'armes et serviteurs.

Géroldseck, le forban de race noble mais d'âme basse, l'écumeur de grands chemins, le pillard de couvents, le bandit féodal, — Géroldseck a rencontré Théodolinde et s'est épris d'elle. Il la demande en mariage, et est repoussé avec mépris. Pour se venger, il assiège le château de Freundstein et médite de s'emparer par force de la belle Théodolinde. Longtemps le castel résiste aux assauts du félon. Mais Géroldseck triomphe par la ruse. Après des mois de siège, il met le feu à son camp, incendie les forêts d'alentour et feint de s'éloigner. Un mendiant vient en apporter la nouvelle aux assiégés. C'est un espion déguisé en vieux croisé qui, grâce à la bonté d'âme de Théodolinde, réussit à entrer au château. La jeune damoiselle implore si bien son père en faveur du malheureux croisé qui pourra peut-être lui parler de ses frères, que Waldner consent à faire baisser le pont-levis. Le faux-mendiant raconte qu'il a vu les troupes de Géroldseck s'éloigner, chassées par l'incendie. On le croit sur parole et une partie de la garnison sort pour aller aux approvisionnements. L'espion va retrouver Géroldseck, qui était resté en embuscade, avec son armée, dans les environs du castel ; il livre ceux qui lui ont donné une si noble hospitalité et raconte que la garnison était précisément à bout de ressources, qu'il a dans sa besace la dernière miche de pain qui restait au château et qu'on lui a donnée...

Géroldseck rallie sa troupe, monte à l'assaut du castel, rencontre en route les hommes sortis de la garnison qu'il massacre, et après une lutte suprême, s'empare de la forteresse jusque-là inexpugnable.

Mais Théodolinde ne sera pas à lui : au moment où le bandit victorieux apparaît sur le rempart, Waldner saute sur son fidèle cheval de bataille, Théodolinde monte en croupe, en-



lace son père, et l'héroïque groupe, se réfugiant dans la mort libératrice, disparaît au fond du gouffre que le château domine à pic...

Des épisodes tour à tour charmants de naïveté ou vibrants d'héroïsme sont égrenés tout au long de cette belle légende — tels l'arrivée au castel du jeune ménestrel Ulric, bâtard du sire de Ribeaupierre, l'amour chaste des deux jeunes gens qui sera peut-être éternisé par la mort, le pèlerinage à la chapelle de Thierenbach, etc.

« L'épilogue », d'une poésie touchante, couronne la légende de Théodolinde : M. Georges Spetz y célèbre les deux arbres qui prirent naissance à l'endroit même où le sol s'imprégna du sang des deux victimes. Le bouleau bienfaisant et gracieux, avec sa source d'eau vive, est l'emblème de Théodolinde ; le chêne majestueux, géant protecteur, symbolise le preux Waldner de Freundstein...

J'ajoute, — toute dernière indiscrétion — que M. Georges Spetz a tiré de « Théodolinde » le sujet d'un drame lyrique en quatre actes, en vers français qu'il a écrits, et dont M. Auguste Stœcklin a composé la musique. Je n'ai pas besoin de vous signaler les mérites littéraires de cette œuvre, mais je tiens à dire que la partition de M. Stœcklin, communiquée à quelques-uns de nos musiciens les plus compétents, a été fort admirée par eux et qu'il a été question de donner, sur la scène du Théâtre municipal de Mulhouse, la première de cette œuvre toute alsacienne. — Espérons que ce projet se réalisera : c'est un vœu auquel, j'en suis persuadé, tous mes auditeurs s'associeront.

Cela dit — en ayant fini avec toute digression, — je vais vous lire l'épilogue de « Théodolinde » :

LES DEUX ARBRES DU FREUNDSTEIN

Dans le sol imprégné du sang pur des victimes,
Sous la mousse rougie au profond des abîmes

Où le père et la fille, en un suprême effort,
Pour sauver leur honneur avaient trouvé la
mort,

Deux arbres rapprochés prirent soudain naissance
Dans un rapide essor prodige de croissance.
Les racines formaient des nœuds entrelacés
Confondant leurs réseaux sous la terre tracés.

Bouleau qui se penchait dans sa grâce plaintive
Et sous lequel jaillit une source d'eau vive ;
Chêne majestueux qui semblait un géant
Etendant ses grands bras sur le gouffre béant.

Au matin, le bouleau, caressé par la brise,
Lorsque dans le vallon flottait la brume grise,
De ses rameaux d'argent saluait le soleil
Et réveillait le chêne alourdi de sommeil.

A l'heure où, rayonnante en sa marche sereine,
La lune apparaissait, on voyait le grand chêne
Se courber lentement et, pour un long baiser,
Vers le léger bouleau doucement s'abaisser.

Et les arbres parlaient d'une voix grave et
pure. —
Comme les pleurs du vent, la brise qui murmure,
Leurs accents douloureux, s'élevant dans la nuit,
Gémissaient tristement à l'heure de minuit.

Au printemps, quand tout aime et que, dans
la nature
Tout renaît, les oiseaux choisissaient la ramure
Du chêne pour bâtir leur nid pendant le jour,
Et du bouleau, le soir, pour leur concert d'a-
mour.

En été, le bouleau, par la chaleur torride,
Offrait l'eau qui fuyait de la source limpide
Aux troupeaux altérés. Sous le chêne étendu,
Le berger s'endormait dans la vague perdu...

L'automne, par le froid et la brume glacée,
Quand les feuilles tombaient doucement balancées,
Etalait sur le sol un somptueux tapis :

Tissu brodé d'or pâle et semé de rubis.
Les deux arbres, l'hiver, paraissaient, sous la neige,
Des squelettes blanchis que le temps désagrège :
Spectres dans leur linceul qui donnaient le frisson,
Les bras levés au ciel, implorant leur pardon.

Nul n'osa les toucher d'une main téméraire ;
Le temps laissa tomber sa hache meurtrière ;
La tempête, la foudre et les vents déchaînés,
Les siècles en leur cours les avaient épargnés !

Au pied du grand rocher où le château se dresse,
Ils furent les témoins de gloire et de détresse.
Les tours et les remparts tombèrent par morceaux ;
Sous les arbres gisaient les débris en monceaux.

Et les siècles passaient ! Lorsqu'un jour, sur la cime,
Au sommet du rocher qui surplombait l'abîme,
S'éleva dans le ciel, et dominant les bois,
L'emblème du pardon : une humble et simple croix.
Et, quand la nuit obscure enveloppa la terre,
Du gouffre on entendit les deux voix en prière
Qui montaient lentement vers le signe sauveur :
Et des cieux descendit un hymne rédempteur !

* * *

L'heure s'avance, trop vite à mon gré : mais je ne veux pas abuser de votre aimable indulgence. Il ne me reste que peu de temps à consacrer aux « jeunes », aux derniers-venus parmi les poètes que l'Alsace a si largement fournis à la littérature française. M. Jean Morel, un de ces poètes, est conférencier lui-même : je

ne le trahirai pas en risquant de déflorer son jardin poétique, dont il vous fera les honneurs bien mieux que je ne pourrais le faire... D'autres noms nous solliciteraient : je n'en retiendrai que deux, ce soir : Léon Deubel et Elsa Kœberlé. Mais comme je me propose, encouragé par l'accueil si cordial que vous avez daigné réserver à cette première causerie sur « quelques poètes alsaciens », de vous entretenir, l'hiver prochain — si j'ai vie — d'une nouvelle série de poètes d'Alsace, j'aurai l'occasion, dans cette conférence qui sera plus spécialement consacrée à Mademoiselle Marie Diemer et à M. Jean Schlumberger, de revenir sur quelques-uns des poètes dont j'aurais voulu vous parler plus longuement ce soir, — Mademoiselle Kœberlé notamment, de qui l'œuvre et la réputation littéraire mériteraient de nous retenir davantage...

* * *

M. LEON DEUBEL est né à Belfort, le 22 mars 1879, d'une famille strasbourgeoise. Il a donc 30 ans à peine. Après avoir fait ses études à Belfort et au Collège de Baume-les-Dames (département du Doubs) il devint maître répétiteur en divers collèges ; en 1900, il quitta l'Université pour tenter la fortune littéraire à Paris. C'est un disciple de Fernand Gregh et il se rattache aux groupes littéraires de la Flandre. Il a collaboré au « Beffroi », de Roubaix, à la « Rénovation esthétique », au « Mercure de France », au « Voltaire », à l'« Evénement », etc. — et on a, de lui, plusieurs recueils de poëmes : « La Chanson balbutiante » (parue en 1899), « Le chant des routes et des déroutes » (Paris 1902), « Vers la vie » (Lille, 1904), « La lumière natale » (Lille 1905), « Poésies » (Lille 1906 — éditions du « Beffroi »).

M. Léon Deubel, dans ses vers, s'est souvent inspiré de sa patrie alsacienne et s'est souvenu, non sans émotion, des lieux où s'écoula son enfance. On en retrouve des traces dans ses « Croquis d'Alsace » (Notations). Notre pays



lui a inspiré un délicieux sonnet qu'il écrivit à Cernay et que je vais vous dire :

LE REFUGE

Le Refuge : ce parc où la noble maison
Respire le parfum d'altesse de la Rose,
Cette ordonnance simple et naïve des choses
Opposée aux combats fougueux de l'horizon.

Rigide et reflétant la face des saisons,
L'averse des miroirs dans la lumière rose ;
Le portrait qui écoute et celui qui vous cause,
Et celui dont on craint la haine sans raison.

Les Vosges et leurs bois, l'Alsace avec ses gerbes,
La Thür — épée un jour tombée au sein des herbes,
— Le ciel du paysage aimé de teinte perse,

Le parfum du silence et les tons de l'oubli,
Et surtout cette amante afin qu'elle me berce
Dans la tombe nocturne et tiède de son lit.

* * *

Mademoiselle ELSA KŒBERLE, que Remy de Gourmont nommait « l'énigmatique Sybil » est sortie du demi-mystère où l'enveloppait son pseudonyme, puisqu'elle a signé de son nom son troisième et récent volume, « Décors et Chants », édité à Paris par le « Mercure de France » (1909).

Alsacienne par son père et Lorraine par ses ancêtres maternels, elle est née à Strasbourg, où elle habite encore d'ailleurs, bien que son activité littéraire se répande surtout en France où nombre de critiques, et non des moindres, ont salué son talent et où les revues les plus éprises de pure littérature accueillent ses poésies avec empressement. Son premier recueil de vers était signé « Sybil O'Santry » et il était déjà édité par le « Mercure de France », revue à laquelle collaborait la jeune poétesse. C'était en

1902. Deux ans plus tard, la même revue faisait paraître un deuxième volume des poésies de Sybil. « La guirlande des jours » et « Les Accords », tels sont les titres de ces deux recueils où l'on trouve des vers souples et mélodieux, d'une facture toute moderne qui rompt délibérément avec les règles de la versification — je ne parle pas seulement des conventions du classicisme, mais des formules sévères auxquelles s'étaient pliés les romantiques et les parnassiens...

M. Remy de Gourmont, que je citais tout à l'heure, a dit de la jeune poétesse strasbourgeoise, dans une étude parue au « Mercure de France » (« Les Muses », essai de physiologie poétique) : « Nul poète n'a mieux su enclore l'amour de la nature dans un visage... Son nouveau recueil de vers, « Décors et Chants » sera la continuation de cette symphonie... Ce titre même est comme la synthèse de tout l'art de cette Muse qui associe à la plainte verlainienne de son chant l'émotion des paysages... »

Mademoiselle Elsa Kœberlé, qui a également collaboré à la « Revue Alsacienne Illustrée », a chanté dans une note toute particulière, bien personnelle, les beautés du pays d'Alsace. Ses paysages sont, on l'a dit, des états d'âme. Verlainiens si l'on veut, mais profondément alsaciens tout de même, par la tendresse de l'inspiration. Qu'on en juge par la poésie suivante, consacrée à Sainte-Odile, et intitulée :

AQUARELLE

Comme les plis tombants d'une toge héroïque,
Cachant la dure chair de la montagne antique,
La forêt de sapins s'éploie.

Le matin vient baiser les cimes par le front,
Et le couvent qui dort, paisible sur le mont,
Comme un vieillard heureux, s'éveille.

La plaine est à ses pieds, parée, diverse et
douce,
Le vent caresse les cheveux des moissons rousses,
Les vignes lourdes penchent.

Et les villages, que le clair soleil pénètre,
Entr'ouvrent, paresseux, les yeux de leurs
fenêtres.
Des coqs. L'Angélus tinte.

La forêt verte, de ses sombres plis, enserre
Les flancs rudes de la montagne légendaire :
Sainte-Odile.

Certes, Mademoiselle Kœberlé s'est livrée, en prosodie, à de plus grandes audaces que celles dont on aura remarqué l'originalité dans les vers que je viens de lire. Ici, elle ne s'est affranchie que du joug de la succession des rimes. Ailleurs, elle ne craint pas d'aborder des rythmes d'une hardiesse peu banale ; elle a des vers comme celui-ci :

« Quand Marie Leczinska vint à Strasbourg »

Et il se trouve, parmi la jeune école, des critiques autorisés pour déclarer qu'elle ne va pas assez loin. On a écrit d'elle : « Mademoiselle Elsa Kœberlé, qui a un rythme et un art bien à elle, a eu tort de laisser brinqueballer dans ses poëmes des squelettes de vieilles métriques : Stances inachevées, terza rima imprécises, sonnets-fantômes prêtant comme un décor d'artifice à sa poésie vivante... »

Pour ma part, je ne saurais m'associer à ce regret. Je suis, au contraire, enchanté de ce qui « brinqueballe » chez la jeune muse strasbourgeoise. Et c'est à dessein que j'ai choisi, pour vous la lire, une pièce à laquelle les apôtres du vers libre peuvent reprocher un « décor d'artifice » parce qu'elle a des allures de stances, — de belles stances — mais que mes auditeurs auront admirée précisément, peut-être, parce que

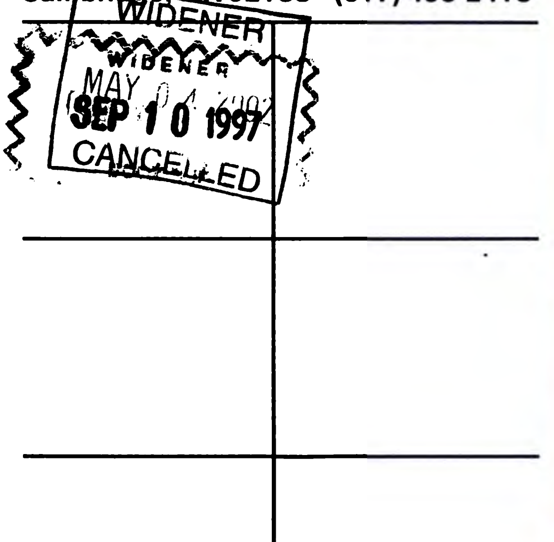
dans ces vers si largement harmonieux, et si souples pourtant, l'auteur n'a pas trop violemment rompu avec les usages qu'un nombre encore respectable de poètes continuent à suivre... Je l'ai fait, d'ailleurs, pour mieux mettre en valeur le beau talent de Mademoiselle Kœberlé. Et à ce propos, permettez-moi une petite remarque dont vous excuserez la malice : il semble que les meilleurs vers des novateurs les plus fervents soient précisément ceux qu'ils écrivent en faisant des concessions aux règles contre lesquelles ils s'insurgent, je veux dire : ceux qui se rapprochent le plus des modèles dont ils cherchent à s'éloigner....

C'est un fait qu'on peut constater chez bien d'autres vers-libristes, ce qui prouve qu'on dépense, parfois, du talent mal à propos. Je me hâte d'ajouter que Mademoiselle Kœberlé dépense le plus souvent le sien fort à propos, — surtout lorsqu'elle célèbre si bellement les beautés pittoresques des sites alsaciens.

— Un usage de galanterie, ou même de simple courtoisie, veut que, dans la vie, « on fasse toujours honneur aux dames ». Cet usage est, du reste, un devoir agréable, que tous les hommes accomplissent avec plaisir. Si j'ai le tort de ne pas m'y être conformé, et de terminer ma causerie par ce qui aurait, peut-être, dû la commencer, vous me le pardonnerez, en songeant qu'un autre usage recommande de garder « pour la bonne bouche » ce qu'on a de meilleur à offrir. En prenant congé de vous sur l'évocation de cette gracieuse représentante du beau sexe en poésie, je vous aurai, du moins, laissés sous l'impression de ce qui a le plus manqué à mon modeste exposé : le charme que la femme sait mettre dans tout ce qu'elle fait.




3 2044 018 973 982


WIDENER
WIDENER
SEP 10 1997
CANCELLED

